

LAÏS (OU LAÏS, NÉ LAY) : 1758-1831



Le 14 février 1758 naît à La Barthe de Nestes, près de Bagnères dans les Pyrénées, François LAY, fils de Jacques LAY et de Jeanne BIRABENT.

D'abord élève de la Maîtrise obscure de la chapelle de la Guaraison (Guérison) située en pleine forêt, il y étudia à la fois la musique et le latin jusqu'à l'âge de 17 ans, puis partit étudier la philosophie à Auch dans le Gers, où le secrétaire de l'intendance le chargea de l'éducation de ses enfants.

Au bout de deux ans il revint à La Barthe pour étudier la théologie, mais s'aperçut très vite qu'il n'avait pas la vocation et renonça à entrer dans les ordres. Il se rendit alors à Toulouse pour y étudier le droit pendant une année, tout en participant à des séances de chant choral dans lesquelles sa voix fut tout de suite remarquée et signalée jusqu'à Paris.

Convoqué en avril 1779 pour être auditionné à l'Opéra de Paris, il quitte Toulouse. Il a alors 21 ans et fait ses débuts dans la prestigieuse institution le 31 Octobre 1779 dans un ballet héroïque intitulé *L'Union de l'Amour et des Arts* (paroles de Lemonnier, musique de Floquet), où sa voix « baryton léger » d'une grande beauté est très vite appréciée... en dépit de son manque d'expérience évident en tant que comédien.

Le rôle du *Seigneur Bienfaisant* (paroles de ROCHON DE CHABANNES, musique de FLOQUET), qui fut écrit pour lui, le rangea parmi les chanteurs les plus en vogue dès 1780. C'est pourquoi, à compter de 1780, il fut admis parmi les musiciens de la Chambre de MARIE-ANTOINETTE et attaché aux concerts spirituels de la Reine, pour laquelle il chantera jusqu'en 1791 en compagnie de la fameuse Madame SAINT-HUBERTY (1756 –1812), devenue ensuite Comtesse d'ANTRAIGUES.

Il y interpréta alors les plus grands rôles du répertoire de l'époque dans des opéras de GLUCK (*Iphigénie en Aulide*, *Iphigénie en Tauride*, *Alceste*, *Armide*), PICCINI (*Iphigénie en Tauride*, *Didon*), SACCHINI (*Edipe à Colone*), SPONTINI (*La conquête du Mexique par Cortez*, *La Vestale*), GRÉTRY (*Panurge*), KREUTZER (*Aristippe*), mais son naturel le portait plutôt vers les rôles de comédie (*La Caravane du Caire*, *Anacréon*...). Il créa 26 opéras, et il avait si grande réputation que certains allaient jusqu'à prétendre qu'aucun opéra ne pouvait avoir de succès à Paris sans la participation de LAÏS. On lui prête une belle voix de « basse taille », ce qu'on appellerait aujourd'hui baryton.

Il participe à la loge maçonnique de Saint-Jean d'Écosse et du Contrat Social de 1782 à 1784 et à la Loge des Neuf Sœurs de 1784 à 1803, à laquelle sont inscrits de nombreux artistes et musiciens.

Ami de BARÈRE DE VIEUZAC, pyrénéen comme lui, il avait épousé dès 1789 les idées révolutionnaires dont il se montrera un ardent partisan. Il popularisera *La Marseillaise* en la chantant d'abord sur les Champs-Élysées en 1792, puis dans différents théâtres de province. En 1793, il parcourut même les provinces du Midi pour défendre les idées montagnardes et jacobines contre les Girondins. Après la réaction du 9 Thermidor et la chute de ROBESPIERRE, il est emprisonné quelque temps en raison de ses convictions et de son amitié avec BARÈRE, et on exige de lui, en guise de repentance, de chanter sur scène *Le Réveil du Peuple*.

Il avait été nommé le 9 novembre 1793 Professeur de Chant au Conservatoire, fonction qu'il continua d'exercer jusqu'au mois de septembre 1799. En 1801, il est admis à la Chapelle de l'Empereur où il restera jusqu'en 1815 et sera l'un des chanteurs préférés de NAPOLÉON 1^{er}, qui l'invitera souvent à venir chanter pour lui et Joséphine à La Malmaison, ainsi que lors de son sacre à Notre-Dame de Paris, le 2 décembre 1804.

En 1809, il épouse officiellement à Paris Marie Julienne BARBE avec qui il vivait depuis longtemps et qui lui avait déjà donné au moins quatre enfants.

Durant l'intermède des Cent Jours, il se voit contraint d'entonner des chants à la gloire des Bourbons revenus provisoirement sur le trône, mais, désormais sujet aux tracasseries du nouveau régime, il ne retrouvera plus jamais la gloire qu'il avait connue sous les régimes précédents, malgré l'intervention en sa faveur du compositeur CHERUBINI, qui continuera de le soutenir et avec lequel il entretiendra une correspondance assidue.

En 1819, il retourne au Conservatoire réorganisé sous le nom de « École Royale de Musique et de Déclamation » où il exerce la fonction de Professeur de chant lyrique jusqu'à la fin de 1826, date à laquelle il demande sa retraite et décide de se retirer à Ingrandes sur Loire au milieu de sa famille, et notamment près de sa fille qui avait épousé Joseph RENOU, chirurgien, dentiste, fils de Joseph Etienne RENOU, chirurgien à La Pommeraye, titulaire de la Chaire d'Histoire naturelle (Botanique, Minéralogie) de l'École Centrale d'Angers et de sa femme qui n'était autre que la fille de Pierre BERTRAND DE LA CHESNAYE, ancien receveur des traites et de la simple cloison au grenier à sel d'Ingrande et botaniste amateur.

Malgré le soutien de CHERUBINI, ses dernières années sont financièrement difficiles, surtout à partir de 1824, date de l'accession au pouvoir de CHARLES X, qui ne lui pardonne pas ses anciennes amitiés révolutionnaires et finit par le priver quasiment de toute retraite et donc de tout revenu dans ses vieux jours. Poursuivi par ses créanciers, il quitte Paris pour Ingrandes en espérant leur échapper et se loger à meilleur compte que dans la capitale.

Il décède à Ingrandes le 30 mars 1831 au rez-de-chaussée d'une maison de bord de Loire située au 4, rue du Grenier à sel dont il avait loué une partie pour un loyer modeste à un marchand de tuffeaux.

Durant les 5 dernières années de sa vie qu'il passa sur les bords de Loire, il prenait encore plaisir à venir chanter régulièrement, dans les petites églises de la région, les anciens plains-chants et les chants sacrés qui avaient nourri son enfance. Ses aptitudes et sa voix exceptionnelle auraient dû le conduire à une carrière de tout premier plan, mais l'époque troublée dans laquelle il vécut, ainsi que ses goûts épicuriens qui l'empêchaient d'être tout à fait à son art, en décidèrent autrement. Sa présence à l'Opéra de Paris durant près de 40 ans aura marqué le goût musical en France.

Sa veuve Marie BARBE sera contrainte de quitter la maison de la rue du Grenier à sel, faute de pouvoir continuer de payer son loyer. Elle devra se résoudre à vendre la quasi-totalité de ses meubles, ainsi que le piano-forte de son mari, de façon à pouvoir régler ses dettes, avant d'être recueillie dans une partie de la maison appartenant aux sœurs RENOU. L'une de leurs filles, Anaïs, continuera d'habiter Ingrandes durant encore plusieurs années avant d'y décéder rue du Lion d'or en 1875.



Généalogie et Descendance de François LAÏS

Enfants de François LAÏS, artiste lyrique, et de dame Marie Julienne BARBE

1790 : Marie Cécile LAÏS (épousera en 1816 Joseph RENOU) - décédera en 1862.

1794 : Auguste LAÏS.

1796 : Anaïs LAÏS – décédera en 1875.

1800 : Laure LAÏS - épousera en 1831 Isidore PINEAU DU PAVILLON, artiste peintre, élève de DAVID, et connu pour la qualité de ses portraits.

1831, le 3 septembre : naissance de Joseph Isidore FÉLIX DU PAVILLON, fils d' Isidore PINEAU DU PAVILLON, propriétaire âgé de 41 ans, absent à cette date, et de Laure LAÏS âgée de 31 ans, dans son domicile rue du Grenier à sel de cette ville d'Ingrande.

Décès des filles de François LAÏS

1862, le 12 mars : décès de Marie Cécile LAÏS, âgée de 71 ans (née à Paris, le 10 décembre 1790), fille de feu François LAÏS, artiste lyrique, et de dame Marie BARBET, veuve de Joseph RENOU, docteur en médecine, mariés en 1816 à Paris, en son domicile rue Château Gontier, à Angers.

1875, le 25 novembre : décès d'Anaïs LAÏS , propriétaire, célibataire, âgée de 79 ans (née à Paris en 1796), fille de feu François LAÏS artiste lyrique, décédée en son domicile rue du Lion d'Or, à Ingrandes.

Jean-Louis Beau

Sources :

QUERUEL Anne : François LAY dit LAYS – La Louve Editions - 2010